Document généré le 24 avr. 2024 12:47

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Littératures de l'imaginaire et théâtre

Ariane Gélinas et Christian Saint-Pierre

Numéro 176, hiver 2019

URI : https://id.erudit.org/iderudit/92224ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Gélinas, A. & Saint-Pierre, C. (2019). Compte rendu de [Littératures de l'imaginaire et théâtre]. *Lettres québécoises*, (176), 56–58.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2019

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Nous, les hallucinés

Ariane Gélinas

Que serait devenue la France du XIXe siècle si, dans une réalité alternative, une Régence tyrannique, aux pouvoirs paranormaux, avait succédé à Napoléon III ? Dans cette uchronie qu'imagine Sébastien Chartrand, l'esprit est capable d'incroyables prouesses.

Nous sommes en 1933, c'est-à-dire, dans le roman, en LXIV de l'établissement de la Régence (ce découpage temporel s'inspire du calendrier républicain, adopté en France entre 1792 et 1806). Ce gouvernement autocrate contrôle autant la presse que le climat de Paris, régularisé à l'aide de la technologie teslaïque. Cette dernière est un héritage de Nikola Tesla, ingénieur spécialiste de l'électricité qui a bel et bien existé. Dans l'intrigue de Chartrand, il est à l'origine des plans du *Perikardia,* sorte de tour Eiffel qui fera office de bouclier contre les attaques étrangères.

Mais peu avant l'inauguration du *Perikardia,* le fils de Nikola Tesla, Danijel, est assassiné dans des circonstances nébuleuses. Le crime a visiblement été maquillé afin d'évoquer un meurtre de *sécularisés*. Ces derniers constituent une frange de la population atteinte d'une folie homicidaire nommée, dans l'ouvrage, le « mal du siècle » (en hommage, bien sûr, au mal du siècle romantique, « cette lassitude sans cause ni remède » qui deviendra par la suite le spleen baudelairien). Danijel Tesla était pourtant un médium accompli, ce qui aurait dû lui permettre de contrer son propre meurtre. Après tout, « *comment tu*[er] *un homme prévoyant le futur*[1] » ?

L'enquête est confiée à Georges Parent, un *geist* – policier doté de pouvoirs médiumniques. Le lieutenant souhaite par la même occasion en apprendre davantage sur le *Perikardia,* invention qui semble à l'origine d'une vague de folie considérable. Car le mal du siècle l'interpelle personnellement, sa famille ayant été frappée par les troubles mentaux. Georges parviendra-t-il à repousser les assauts de la sécularisation d'ici sa retraite, dans un peu moins de cinq ans ? Au fur et à mesure que les recherches du *geist* progressent, le lieutenant révèle des ramifications entre la démence ambiante et le bleu cyan de l'éclairage électrique…

Futurs délirants

Si je devais résumer en deux termes *Geist : les héritiers de Nikola Tesla,* je choisirais « uchronie » et « folie ». Uchronie puisque Sébastien Chartrand offre une réécriture ambitieuse de l'histoire de France (particulièrement l'histoire de Paris et de Nantes) entre 1870 et 1933. Le cadre temporel est soigné, documenté et il est impossible de douter que l'auteur s'est prêté à des recherches élaborées pour concevoir ce quatrième roman, qu'il réécrit depuis 2012. Quant au thème de la folie, il se décline tant dans le travail des aliénistes du XIXe siècle, « ces nouveaux maîtres de la conscience », qu'au gré des références littéraires, notamment au célèbre auteur Guy de Maupassant, interné à plusieurs reprises. L'hommage au fantastique français du XIXe siècle est tangible dans l'ensemble de l'œuvre, qui s'avère autant un récit d'enquête qu'une uchronie ou un récit surnaturel. Cela dit, les amateurs de polar qui ne prisent pas la science-fiction risquent de ne pas trouver leur compte dans cette histoire destinée surtout aux fervents d'anticipation. J'ajouterais : aux lecteurs de science-fiction connaissant *déjà* le XIXe siècle français, ses régimes politiques et ses classiques littéraires. Car l'intégration des éléments historiques est parfois un peu chargée, hermétique, comme si Sébastien Chartrand cherchait à montrer son érudition au détriment de la compréhension de l'intrigue.

Poison noir

Du côté de l'exécution, le mot qui s'impose à la lecture de *Geist : les héritiers de Nikola Tesla* est « compétence ». J'ai apprécié le soin de Chartrand à peaufiner son lexique, sa rigueur, le travail d'orfèvre perceptible en filigrane de chaque page. Voyez par exemple cette description des plus évocatrices : « L'étage, aux colombages vermoulus, était si craquelé qu'il semblait serpenté de lierre ; quant au rez-de-chaussée, la maçonnerie y était tant couverte de suie et d'immondices que même les cafards n'osaient se loger dans les innombrables interstices. »

Le rythme est aussi cadencé, à l'exception de la chute, explicative pendant de trop longues pages, avec le « bon » et le « méchant » s'échangeant des révélations. L'auteur écrit même : « C'était à la limite du grotesque : on aurait dit le monologue du grand scélérat devant le héros dans la scène finale d'un roman de cape et d'épée » – ce dont il aurait clairement dû s'abstenir. La conclusion, sans dénouement véritable, donne par ailleurs l'impression qu'il s'agit du premier tome d'une série : est-ce le cas ? Néanmoins, la présence de la folie et du spleen, ce « poison noir », confère à cette uchronie raffinée une dimension vertigineuse. Somme toute, qui n'a jamais ressenti, chez l'autre ou soi-même, le mal du siècle ? ◆

1. En italique dans le texte original.

☆☆☆
Sébastien Chartrand
Geist : les héritiers de Nikola Tesla
Lévis, Alire
2019, 446 p., 27,95 $

Les enfants de la Corriveau

Ariane Gélinas

Nous assistons depuis quelque temps au Québec à un engouement pour les œuvres postapocalyptiques, dont certaines se sont démarquées : *Le poids de la neige,* de Christian Guay-Poliquin, *Hivernages,* de Maude Deschênes-Pradet…

L'effervescence est perceptible à l'égard des fictions eschatologiques, qui racontent de diverses façons le déclin des civilisations : c'est dans le *zeitgeist*… Après avoir présenté la fin du monde sous un angle le plus souvent dramatique, l'étape suivante est d'aborder le sujet de manière humoristique, parodique. C'est l'angle d'attaque de *Rabaskabarnak,* d'Éric St-Pierre, ouvrage hybride qui oscille entre le joual et un style ample, étudié. C'est l'un des mérites de cette histoire surprenante que d'allier langue parlée et prose plus soutenue, de marier les tonalités.

En zigzag entre les croix

Trois siècles après la fin de l'humanité telle que nous la connaissons, les communautés du Québec se sont réorganisées autour de fratries et de sœuries. À l'intérieur des sœuries, les hommes sont rares parce que les guerres ont accentué les hostilités entre les genres et entraîné la stérilité des mâles. Du côté des fratries, notamment dans l'île des Rois (anciennement Montréal), les femmes sont esclaves, contraintes d'éduquer les fils de l'Aumônier, un homme-machine dont l'esprit périclite. L'île des Rois est située à une bonne distance de marche de Mèrebrooke (jadis Sherbrooke). Ève Latulippe, fille de Rose, y demeure. Mais ne croyez pas qu'il s'agisse de la Rose Latulippe de notre folklore diabolique : la Rose *postnucléaire,* docteure et savante, joue un rôle privilégié à l'intérieur de sa sœurie. En effet, Rose a donné naissance à la première enfant depuis des années dans la communauté : Ève.

Ève, jeune femme fonceuse de dix-sept ans, fan du King (oui oui, Elvis !), découvre dans une congère un garçon de son âge, Isaac. Ce qui devrait être impossible, en regard de la stérilité des fratries. Rose est perplexe, sans compter Marie-Josephte Corriveau, la cheffe de la communauté, qui a « toujours été un peu craquée dans tête ». La Corriveau est aussi, dans *Rabaskabarnak,* une tueuse, mais elle a été impliquée au sein des batailles opposant hommes et femmes au lieu d'avoir trucidé son mari… et de se retrouver suspendue, pourrissante, dans une cage de Pointe-Lévis.

Let's rock, everybody, let's rock

Éric St-Pierre mélange folklore et futurisme, les fait cohabiter de façon originale. Ses dialogues, en joual très appuyé, sont réussis. Dommage que les voix des protagonistes se ressemblent, ce qui rend les conversations moins vraisemblables – les sœuries et les fratries vivant en autarcie, les résidents ne devraient-ils pas avoir développé des langages plus distincts ?

L'écrivain a eu la bonne idée d'encadrer ses dialogues d'une prose recherchée, précise. Le contraste est souvent intéressant, mais le jeune auteur a tendance à trop en faire et le style est parfois lourd en adjectifs ou en adverbes, certaines phrases en contenant trois, voire quatre. Ici du côté des adverbes : « Confortablement assis sur un banc matelassé, complètement à l'arrière du rabaska, il écoute attentivement les paroles que lui murmure à l'oreille une femme dont les attributs se dérobent à ses sens, mais qu'il sait pourtant irrésistible. » Non qu'adjectifs et adverbes soient le diable (clin d'œil à Rose Latulippe), mais *Rabaskabarnak* aurait gagné à quelques coups de hache (clin d'œil aux bûcherons de *La chasse-galerie*). En contrepartie, les si savoureux personnages auraient pu être davantage développés.

Il se dégage également du roman une certaine confusion des actions, dans lesquelles il semble, comment dire, *manquer des plans*. Autant Éric St-Pierre maîtrise les dialogues et les descriptions, autant ses scènes d'action m'ont paru embrouillées par endroits. Ce flou est palpable dans la conclusion, où des protagonistes clés « disparaissent » pendant des paragraphes (Ève, par exemple) et où on ne sait plus trop qui fait quoi dans la mêlée.

Les clichés convoqués dans les dernières pages de *Rabaskabarnak* participent à l'effet d'approximation : « une terreur sans nom » ; « l'abîme au fond des yeux » ; « comme un maniaque »… Certes, le dénouement et ses accès violents « appelaient » des phrases plus brèves, *punchées,* mais j'ai senti un relâchement dans l'exécution. À noter toutefois qu'il s'agit d'une scène d'action ambitieuse, à fortiori pour l'auteur d'un deuxième roman.

Je me souviens

Rabaskabarnak est une œuvre hybride, qui s'inscrit intelligemment dans le troisième souffle des récits postapocalyptiques québécois. Ce livre réussit son pari de divertir, de faire rire et de remanier avec audace le folklore. Sortez vos haches, comptez les passagers du rabaska (treize, comme il se doit), invitez Rose à danser après avoir échappé à la Corriveau et dites avec moi : « Acabri, Acabra, Acabragne, canot volant, fais-nous voyager par-dessus les montagnes. » ◆

☆☆☆
Éric St-Pierre
Rabaskabarnak
Montréal, Québec Amérique
2019, 224 p., 24,95 $

Champignons magiques

Christian Saint-Pierre

Dans la plus récente pièce de Simon Boulerice, quatre femmes endeuillées reprennent goût à la vie entre les murs d'une maison condamnée.

Après *Danser a capella* (2012) et *Géolocaliser l'amour* (2016), Simon Boulerice est de retour aux éditions de Ta Mère. « Comédie un peu triste » pour quatre comédiennes, *Ta maison brûle* a été créée en juillet 2019 à Carleton-sur-Mer, par le Théâtre À tour de rôle, dans une mise en scène d'Édith Patenaude.

Apparente banalité

« Pour commémorer en grand… » Voilà pourquoi Murielle, soixante et un ans, « caissière de la caisse pop », a décidé de recevoir ses deux filles à souper. Fanny, trente et un ans, est « libraire jeunesse devenue chroniqueuse télé pour l'émission *Marina Orsini* ». Kim, vingt-neuf ans, est « agente immobilière branchée et stylisée ». La maison de Murielle, celle où Fanny et Kim ont grandi, celle où a vécu également leur père avant de mourir électrocuté dans un accident de travail, cette maison chérie de cent cinquante-six ans, pleine de souvenirs, dotée d'une âme, on y mettra le feu le lendemain parce qu'elle est rongée par la mérule pleureuse. À cet ultime repas, sorte de dernière cène, se joindra un peu plus tard Agnès, soixante-deux ans, la belle-sœur de Murielle, la sœur de son défunt mari, une « femme sans travail, sinon celui d'être une concurrente redoutable et célébrée aux concours de beauté ».

Simon Boulerice dresse un vibrant portrait de son époque.

D'abord, Murielle broie du noir : « Ma joie, c'était de vivre ici. C'était juste ça. Être les quatre ensemble, dans cette maison. Pis ma joie est finie. Mon mari est mort, mes filles sont parties, pis ma maison a pourri de l'intérieur. J'ai tout perdu. » Mais n'allez surtout pas croire que cette réplique donne le ton de la pièce. On a bel et bien affaire à une comédie. Il y a peut-être deux ou trois règlements de compte, quelques masques qui tombent, mais on a très généralement droit à des échanges vifs et colorés, un brin absurdes, des tirades parfois assassines et souvent désopilantes. Pas de doute : nous sommes bien chez Simon Boulerice. Dans l'apparente banalité des conversations, on en apprend beaucoup sur chacune, sur leurs regrets et leurs remords, mais aussi sur leurs rêves et leurs désirs.

Rebrancher le courant

Pour pimenter son repas, le dramaturge fait appel à quelques monologues, des moments oniriques, poétiques, où les personnages soliloquent de manière poignante. Puis surgit cette scène centrale, cruciale, une hallucination collective dont on se contentera de dire qu'elle est déclenchée par des champignons toxiques, mais surtout magiques. Dans un délire cathartique, les convives s'adressent à l'absent. Fanny interpelle son père : « Tu es venu rebrancher le courant, c'est ça ? Tu es venu rallumer ce qui était en veille. Allez, papa. Hisse-toi haut dans ta nacelle et remets de la lumière dans nos vies. » Au terme de ce voyage intérieur, les quatre femmes paraîtront libérées, émancipées, prêtes à démarrer une existence nouvelle sans pour autant balayer le passé. « Une maison, c'est l'amour », affirme Murielle avant de finir par comprendre que l'essentiel est ailleurs que dans les murs, les meubles, les livres ou les nappes :

> *M'as survivre à toutes mes déceptions, à tous mes deuils, pis à toute ma solitude. M'as refaire ma vie dans mon quatre et demie.* […] *J'vas encadrer les plus belles photos des filles, les mettre su'es mur. Pis sur mon balcon, en arrière, j'vas me poser une corde à linge. L'été, quand on suspend ses taies d'oreiller pis que le vent s'occupe du séchage, ça sent meilleur. Comme si toute la saison se garrochait dans ton oreiller. Tu dors mieux dans ce temps-là. Tu dors léger.*

Tout embrasser

En se servant du microcosme familial, des vives tensions qui l'habitent, des petits et grands secrets qui le minent, de la solidarité inouïe dont ses membres font preuve dans la tempête, Simon Boulerice dresse un vibrant portrait de son époque. Surtout, il tisse les références sublimes et grotesques, les expressions qui persistent et celles qui viennent de naître, les valeurs qui s'étiolent et celles qui s'imposent, les comportements qui fâchent et ceux qui réconcilient.

De manière réjouissante, sans ségrégation, sans hiérarchie, l'auteur et ses personnages embrassent la sagesse des humbles et celle des sommités, les cultures savante et populaire, les romans de Proust et ceux de la série *Frissons*, la mycologie et *Occupation double*, le mythe de Sisyphe et le dindon sauvage de Gatineau, la musique de John Cage et *Sur la route de Madison*. ◆

☆☆☆☆
Simon Boulerice
Ta maison brûle
Montréal, Ta Mère
2019, 170 p., 20 $